

BIBLIOTHÈQUE OUVRIÈRE COSMOPOLITE

LA

COMMUNE

DE L'AVENIR

AMOUR & PENSÉE LIBRES

PAR

ACHILLE LE ROY

Propagandiste indépendant, Délégué au Congrès international de Bruxelles

PRIX : FRANCO, 50 CENTIMES



PARIS

LIBRAIRIE SOCIALISTE INTERNATIONALE

37, rue Gracieuse (Auparavant, 145, rue St-Jacques)



LA COMMUNE DE L'AVENIR

I

EST-CE LA RÉPUBLIQUE?

La République bourgeoise? Qu'on la vomisse!

Comme la monarchie, elle livre le travailleur à la rapine.

Les prêtres — hiboux à huppe noire — lui inculquent l'erreur; les capitalistes — vautours à bec d'or — lui fouillent les entrailles.

L'indigent pleure : le riche s'amuse.

Des millions d'enfants meurent au sein tari de leurs mères; des millions de femmes, des millions d'adolescents sont poussés sous la dent gloutonne du pourceau patronal; des millions d'hommes, des millions de soldats, se font écharper pour garantir aux propriétaires la jouissance de leurs domaines : tous broyés sous les iniquités sociales.

Au moyen-âge, le novateur ayant soif de liberté, de raison, de justice, se voyait enfouir dans les oubliettes monacales.

En ce siècle de lumière, la faim enchaîne le salarié des huit et dix heures par jour dans les *in-pace* de l'industrie.

Pour dormir sur un lit de roses, les sybarites du Patriciat mercantile le condamnent à s'user dans leurs usines, leurs bagnes insalubres.

Sacristains de la Religion du Capital, ils marchandent au prolétaire l'espace et le jour, l'air et la vie, comme des geôliers de l'Inquisition.

Et tandis que dans les silos de la République agonisent des républicains, la classe ouvrière prétendue libre se traîne sans espoir à travers les richesses de ses spoliateurs.

Ces richesses, qui donc les crée?

A la plupart de ces spoliés, le chômage ne laisse pour suprême asile que l'hôpital ou la Morgue.

Bel ordre distributif où le producteur n'a en partage, du berceau à la fosse, que des douleurs, que des hontes!

Jolie société où toutes les souffrances se font cortège, où le sang se mêle à l'ordure, où marchent côte à côte toutes les misères, toutes les infamies!

La différence de cette société avec l'ancienne est-elle bien grande?

Est-ce pour une République de ce genre que nos pères ont rasé la Bastille et jeté en défi aux rois de l'univers la tête d'un Louis XVI?

Plus de cent ans après cette victoire populaire, où est la réalisation du programme mirifique des parvenus actuellement au pouvoir?

— La République, disaient-ils, est un état social basé sur la triple loi : Liberté, Egalité, Fraternité; c'est la justice substituée à l'arbitraire, le bien-être matériel étendu à tous, la faim abolie en bas et l'indigestion réfrénée en haut; c'est la vieillesse du travailleur abritée et nourrie, sa compagne rendue à son rôle de femme et de mère; c'est la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, de la corruption de la pauvre par le riche; c'est, en définitive, l'aube d'une Ère nouvelle.

Si loin encore de la conception communiste que fussent ces miroitements, quelle parcelle sérieuse nous en ont jamais octroyée opportunistes, radicaux, parlementaires de tous poils, rouges, roses ou tricolores?

« Nous vous prions au nom de la justice et de l'humanité, disaient en 1831, aux ministres de Louis-Philippe, les travailleurs de Lyon, maîtres, par la force des armes, de l'Hôtel-de-Ville où ils avaient arboré le drapeau noir, nous vous prions de vouloir bien présenter au Parlement un plan d'organisation du travail tel que le fruit de nos sueurs ne devienne point le partage exclusif de quelques privilégiés. »

Les armes posées, le drapeau noir replié, on sait de quelle loyale façon la royauté bourgeoise tint ses engagements. Elle devait être dépassée par les fusilleurs de Juin et de la Commune.

Le dérivatif de guerre, qui a fauché, depuis l'apparition de Bonaparte sur la scène du monde, trois millions de Français panurges, a permis à nos despotes de se rire des promesses à eux arrachées pendant la tourmente révolutionnaire; mais depuis vingt ans la République règne, et les travailleurs attendent toujours les réformes sociales dont ils saluaient la trompeuse aurore.

Les ouvriers de 48 faisaient aux charlatans républicains crédit de trois mois de misère : ceux de 71 leur ont donné plus de vingt ans de patience.

Il conviendrait peut-être de ne pas abuser davantage. La République n'a pas de raison d'être, si elle n'est le gouvernement des petits.

Quelles mesures prend-elle pour changer leur situation? Lorsqu'on cite la loi boiteuse sur les syndicats professionnels, cette autre permettant d'éreinter encore dix longues heures femmes et enfants, plus quelques blagues de même goût, c'est liste close.

Le Sénat, sentinelle qui jalousement garde les privilèges de ses complices : financiers et propriétaires, s'empresse de réduire à zéro quelques propositions timides en faveur des employés de chemins de fer ou délégués mineurs, quand par hasard lesdites propositions trouvent grâce devant la Chambre!

Tartufes, qui cachent la République sous le suaire sanglant de la répression versaillaise!

II

LES JACQUES

— Préférable était le « bon vieux temps », insinuent les hobereaux, d'accord avec la gent cacoullarde.

— Examinons :

Au moyen-âge, nombreux sont les bandits dénommés seigneurs, qui ne comptent pour rien la vie humaine.

Brutes à l'instinct batailleur, fauves dressés pour cette chasse à l'homme qui se nomme la guerre, avec quelles délices ils s'en vont humant la chair pantelante!

Gallifets d'un autre âge, leurs prouesses coutumières sont, avec la mise à feu et à sac des pays conquis, l'égorgeement des vaincus.

En ce « bon vieux temps », l'Europe n'est qu'une arène où les nobles s'assiegent les uns les autres dans leurs châteaux-forts.

C'est au nom de Dieu et en l'honneur des dames qu'ils se chargent même entre eux comme des carnassiers, répandant partout le sang et la ruine.

A part quelques communes, où les citoyens, derrière de solides remparts, savent faire respecter leur indépendance, nul coin de territoire n'est à l'abri de ces gentilshommes de grande route : comme l'aigle des cimes fondant sur le troupeau, de leurs donjons ils foncent sur le voyageur, qu'ils occisent.

Les plus éprouvés dans ces brigandages sont les villageois, les laboureurs, rangés à coups de hallebarde sous la bannière seigneuriale.

Et, tandis que le sire, battu en rase campagne, brave la sape dans quelque manoir perché sur un roc inaccessible, les représailles pleuvent sur ses domaines : villages brûlés, récoltes détruites, vieillards et enfants massacrés, femmes prises de force.

Au retour, le survivant de ces luttes qu'il ne comprend guère, l'homme des champs, retrouve sa cabane en cendres et les cadavres mutilés des siens ensanglantant la verdure.

Le malheureux, accablé de son impuissance même, se laisse choir, découragé, et pleure sur ces débris qui lui sont chers... jusqu'à ce que la voix d'un homme d'armes vienne l'arracher à son désespoir.

C'est que le seigneur a besoin de bras pour produire, c'est qu'il a soif de luxe pendant la trêve, comme il a soif de sang pendant la guerre, et le pauvre paysan n'a pas le temps de se lamenter.

Il se relève, reprend machinalement sa tâche d'abruti, courbant l'échine sous les coups.

Chevaux portant les nobles au combat ou chiens les suivant à la chasse sont tenus par eux en plus grande estime que le serf avili. — Ses fruits ornent la table du maître, ses filles sont traînées dans ses alcôves : il n'a pas le droit de se plaindre. Les seigneurs le pressurent au nom du plus fort, les moines au nom du plus fourbe (1).

Quand la mesure est comble, toutes ces colères qui s'amasent, tous ces désespoirs qui fermentent, éclatent foudroyants.

Tels les Bagaudes contre l'oppression césarienne, tels les Pastoureaux, tels les Jacques contre l'oppression féodale.

(1) « Les turpitudes du « bon vieux temps », où seigneurs et portemîtres s'arrogeaient le droit de cuissage (même sur les maris), ne le cèdent guère aux saturnales où se délectent de nos jours leurs successeurs, bourgeois et tonsurés » (JULIO : *L'Archevêque*, p. 3). « J'ai pris la femme entre mes bras, je l'ai étendue, jetée presque sur un canapé, et plongeant ma tête entre ses seins... palpant de ci, de là, à pleines poignées... » (ETHER : *Confession d'un Confesseur*, p. 94). — Ces deux œuvres attrayantes dépeignent, dans un but avouable, de renversantes scènes d'orgie, qui font moult pétarader la race des saintes-n'y-touche.

Le succès souriant à l'audace, les castels flambent, les seigneurs sont à leur tour égorgés; mais profitant de l'ignorance, des divisions de ces rustiques, les hommes de fer les broient et accrochent les survivants aux gibets qui ornent les carrefours de leurs fiefs.

Le plus horrible de ces massacres eut lieu en 1358. C'est au moment où Etienne Marcel, jetant les bases de la première Commune de Paris, soulevait les Parisiens.

Les atrocités des grandes Compagnies (1), succédant aux exactions des nobles, dont il avait fallu payer les rançons après Crécy et Poitiers, ne font qu'exaspérer davantage Jacques Bonhomme.

Commencée par la prise du château de Mello en Beauvoisis, la révolte couvre en quelques semaines tout le territoire compris entre l'embouchure de la Somme et les rives de l'Yonne.

Plus de 100,000 vilains, armés de couteaux, de cognées, de socs de charrue, courent sus aux châteaux, qu'ils forcent et grillent avec les barons féroces qui s'y abritent.

Une fraction de la bourgeoisie embrasse le parti des Jacques. Etienne Marcel, prévôt des marchands, envoie des Parisiens les aider à prendre le château d'Ermenonville, puis à attaquer Meaux, où s'est enfuie la noblesse. Le maire, Jean Soulas, ouvre les portes de la ville aux paysans et aux Parisiens, conduits par Jean Vaillant, prévôt de la Monnaie, et Pierre Gille, épicier de la rue des Lombards. Mais la garnison, qui occupe le marché de Meaux, renforcée par Gaston Phœbus, comte de Foix, et par le captal de Buch, attire les Jacques dans une embuscade et en tue plus de 7,000. Jean Soulas est pendu, les maisons et les églises pillées, et la ville, incendiée par les vainqueurs, brûle pendant quinze jours.

Accourus de partout à l'appel de leur classe, les nobles reprennent l'offensive: ils courent les campagnes, détruisent les villages, massacrant tout ce qui leur tombe sous la main, révoltés ou non.

Le chef des Jacques, Guillaume Caillet, essaie de traiter avec le roi de Navarre: Charles le Mauvais lui donne rendez-vous à Clermont, l'arrête traîtreusement et le fait décapiter, puis va surprendre près de Montdidier un gros de ses partisans, et en tue 3,000.

Le régent et le sire de Coucy achevèrent d'écraser les Jacques.

Dans cette mémorable insurrection, la population agricole picarde disparut presque entièrement. Les hobereaux allant à la chasse aux paysans comme à la chasse aux loups, naturellement bien peu de ces infortunés purent revoir leurs chaumières.

La chute de la Jacquerie entraîna celle de la Commune.

Etienne Marcel et nombre de hauts bourgeois payèrent sous le poignard ou sur le billot royal la faute de s'être insuffisamment solidarisés avec les Jacques.

Pourtant, ces révoltes successives valurent au populaire de maigres concessions adoucissant la situation dégradante dans laquelle il rampait depuis la conquête romaine.

(1) Plus dignes du gibet sont actionnaires et directeurs des grandes Compagnies du Gaz, des Omnibus, des Chemins de fer, de Navigation et autres Administrations dépendantes ou indépendantes de l'Etat, qui rançonnent le public et tuent de fatigue leurs nègres blancs.

Ainsi jusqu'à 1789, ainsi jusqu'à la reprise, par la Révolution, des biens nobiliaires et ecclésiastiques.

Mais ces biens, qui auraient dû rester la propriété de tous — comme l'indique leur titre de « nationaux » — furent partagés entre quelques-uns et servirent à la reconstitution d'une nouvelle féodalité.

La masse paysanne et ouvrière n'a fait que changer de bourreaux.

III

CAUSES DU SERVAGE

Quelles sont les causes du servage sous lequel nous gémissons encore ?

Le remède en peut-il être dans telle ou telle mesure due au Parlementarisme ?

La Chambre n'est qu'une fille de joie se moquant de ceux qui la paient.

Le remède est dans ces moyens nouveaux : explosifs et grève universelle, entraînant grève des conscrits et crosse en l'air !

« Depuis la découverte de la vapeur, dit Vallès, la face de la société a changé. Il n'y a plus que deux forces bestiales qui la gouvernent : la MACHINE et le CANON.

» Le canon, fils de la machine, et qui arrive toujours en hurlant défendre sa mère quand ceux qu'elle tue se relèvent. »

L'explication de cette phrase imagée ?

Aubin et la Ricamarie, Montceau-les-Mines et Fourmies.

La République opportunarde a chaussé les bottes du bandit de Décembre.

Les massacres de Mai valent le bombardement de la maison Sallandrouze, le Tonkin vaut le Mexique.

Les Bonaparte, Rothschild et Ferry ; les Philippe, Gallifet, l'Archevêque et tous les présidents de notre République de grippe-sous, n'est-ce pas une même bande à coller au même mur ?

Qu'on analyse leurs fortunes, on verra de quelle quantité de larmes et de sang elles se composent.

Sous le règne du Capital, plus le travail est fécond, plus la misère est intense ; plus il accumule de valeurs, plus il accable les peuples.

Le pourquoi de cette contradiction ?

Dans la nuit de l'Empire, on eût été excusable de ne le point voir ; aujourd'hui, on serait incurablement aveugle.

Si hostile que soit aux déshérités la République des possesseurs, cependant quelques rayons passent à travers son abat-jour.

Prolétariat et bourgeoisie sont à présent face à face, et les circonstances contraignent cette dernière à tolérer une certaine liberté de presse et de réunion.

Liberté précaire, tempérée par les dénonciations des organes bourgeois et ce qui en découle : amende et prison, coups de casse-tête et sabrades.

En dépit de cela, ceux qui veulent ont encore la possibilité de connaître l'origine de leurs souffrances.

Indépendamment d'une œuvre de sincère propagande comme cette brochure, s'il est en France 4,000 feuilles... publiques racolant les jobards — feuilles dont les souteneurs sont des

bourgeois — on en trouverait peut-être une vingtaine dont ne s'achètent point les faveurs. La parole coûtant moins cher que l'écrit, il y a davantage d'orateurs d'avant-garde.

De plus, des Congrès internationaux comme ceux de Paris et de Bruxelles, Congrès où les délégués du labeur élucident les questions qui le touchent, se tiennent alternativement sur tous les points du monde et y projettent une vive lumière.

Et pour que deviennent une réalité les principes rénovateurs qui s'affirment sur notre sol — le sol classique de la Révolution — les êtres humains qui luttent et meurent au delà de nos frontières ne se comptent plus.

L'homme qui jouit d'un peu de loisir est donc coupable d'ignorer les causes de son servage et les moyens de s'en affranchir.

Si le prolétaire bâtit les somptueuses demeures et couche dans un galetas; s'il fait pousser les moissons abondantes et manque de pain; s'il arrache le charbon au souffle mortel du grisou, tandis que ses proches ont froid; s'il tisse les étoffes magnifiques et n'a que des haillons pour se couvrir; s'il brave les tempêtes pour convoier les trésors dont il ne profite jamais, il le doit à ces causes premières : PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE et AUTORITÉ.

IV

POUR DÉCROCHER UNE TIMBALE

Les plébiens, qui sont le nombre, qui pourraient être la force, n'auraient-ils encore conscience de leur servitude volontaire ?

Permis de le croire, à la façon dont les votards se laissent dindonner.

Le suffrage universel, comme savent en pincer les ambitieux, serait-il donc, selon le mot de Bakounine, « la plus grande fumisterie du siècle ? »

En tout cas, tronçon d'arme qui ne dit rien qui vaille aux clairvoyants.

Voulez-vous être député ?

Riche, embauchez des fonctionnaires et mettez un louis dans chaque bulletin.

Pauvre, supplétez au quibus par l'audace et faites-vous le satellite d'une coterie.

Avec une échine souple et des poumons solides, la timbale est décrochable.

Alors, on *escrache* les naïfs au-dessus desquels on trône.

Exemple : des réformes économiques, des réformes sociales urgentes sont impatientement attendues par les parias.

Lorsqu'en maints pays existent des comités protecteurs d'animaux; lorsqu'on veille à ce que les bêtes ne soient point surmenées, à ce que leur nourriture soit abondante et de qualité bonne, à ce que le local où elles reposent soit spacieux, aéré, on voit encore, en pleine France, des citoyens n'ayant qu'une nourriture insuffisante et malsaine, entassés dans des lieux infects, surchargés de travaux, et, par suite, voués à l'atrophie, à la mort par épuisement!...

Sauf pour quelques rares mandataires, un tel spectacle trouble-t-il la digestion des timbaliers? Et ces fricoteurs ne jouent-ils pas mieux de leur instrument à la buvette qu'à la tribune?

Mais le rôle de ces pitres ne serait-il point de chanter dans le Parlement comme l'alouette dans sa cage ?

Nous n'estimons guère les envieux et les critiques de parti-pris ; cependant, qu'on nous permette de dire que sans l'exécution, à Decazeville, d'un garde-chiourme à la solde d'une Compagnie d'affameurs, sans le réveil dont cette exécution fut le point de départ, il est douteux que certains députés aient condescendu à prendre la défense de malheureux mineurs qu'un gouvernement coupable renforce à coups de crosse dans leur trou.

Exception honorable — nous ne voudrions point dire passagère — qui n'infirmes en rien la règle.

Appliquée à des Watrins de bas étage, si cette propagande par le fait obtint ce commencement de résultat, on se demande ce qu'elle produirait le jour où on l'appliquerait aux Vautrins de la haute pègre ?

Qu'en pensent les sicaires de la féodalité rothschildienne, ces farceurs de la prétendue Commission du Travail qui se nomment Léon Say ou Baille...-haut ?

Si, en 89, la lanterne fut expéditive pour les Foulon et les Berthier, les fusils ne le furent pas moins, en 71, pour les Thomas et les Lecomte, les Darboy et autres Jecker.

Et n'est-ce pas ce souvenir, greffé sur un sentiment de révolte, qui a dirigé, en pleine Bourse, le bras du prolétaire Gallo sur de vils agioteurs ?

Cette clique d'actionnaires étend ses filets sur les branches du travail comme l'araignée sur les branches d'un arbre à fruits.

C'est dans les dédales du temple de Plutus que se trament les crimes contre le prolétariat.

Malgré leurs affirmations hypocrites, c'est là que prennent leur mot d'ordre les chats-fourrés qui embastillent les grévistes et la soldatesque qui jette les communards au charnier.

« Et vous croyez, bons bourgeois, dit le compagnon Joseph Guillemain, que lorsque les travailleurs parlent de vous casser les reins, ils ont tort ? Ils ont cent fois raison ; et je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'ils ne soient pas tous debout à cette heure pour vous remettre à votre place, c'est-à-dire à la potence ! »

Encore quelques déceptions inévitables, et le bulletin de vote servira à toute autre chose qu'à nous donner des maîtres.

Pour un militant, un carré de papier fort a son emploi trouvé.

Dans une société barbare, où à la force il faut opposer la force, c'est l'engin révolutionnaire qui portera dans sa gueule l'argument définitif (1).

Et c'est ainsi que les dépouillés de la plus capitaliste des Républiques pourront reprendre ce qui est à tous, c'est-à-dire mettre la main sur la richesse commune !

(1) « Chaque jour, la science travaille pour nous, met en main à l'opprimé une arme qui lui permettra de soutenir avec avantage le grand combat social. Hier, c'était le picrate de potasse ; aujourd'hui, c'est la mélinite ; demain, ce sera le ballon dirigeable, qui, avec le secours de ces produits chimiques, permettra au paria conspiré, affamé, d'incendier et de faire voler en atomes le Reichstag, la Chambre des députés, l'Escurial, le Kremlin, le Quirinal et tous les palais impériaux » (FOUBERT : *Un Socialiste chez Bismark*, p. 144 et 145).

COMMENT ON DEVIENT MOUCHARD

Comme certaines épouses font croire à l'amant qu'elles n'ont que des rapports platoniques avec le mari, ainsi certains « porte...-plumes » insinuent aux gogos qu'ils n'ont que des rapports négatifs avec les fonds secrets.

On raconte que lors d'un voyage de Crispi à Berlin, le chancelier de proie Bismark, faisant allusion à sa liste de « reptiliens » de toutes provenances, observa à ce complice :

— Le jour où ces noms se publieraient, un voile de honte s'étendrait sur l'Europe.

Crispi avoua qu'il en était de même des reptiles d'Italie; mais le venin que ces compères éjaculaient si effrontément retomba sur leur vilain musée le jour où les socialistes des deux nations les contraignirent à piquer une tête dans le marécage du mépris.

Et nous, en France, de quel dégoût ne serions-nous pris si les arcanes de la place Beauvau révélaient quelque jour les reptiles de lettres qui s'y vautrent ?

Pourtant, de loin en loin, quelques-uns de ces noms sont jetés en pâture à la justice populaire : on n'a pas oublié Gustave Puissant, Elysée Chartier, ni même Julien Dupire.

Quelque adversaire des dirigeants a-t-il un mécompte pouvant servir d'arme contre lui, vite on l'appelle au repaire du préfet :

— Le scandale ou l'embrigadement !

Ce fut le cas de Dupire, tombé dans un traquenard tendu à l'aide d'une gentille adolescente, — une fille d'argousin inscrite au budget du « bord de l'eau ».

Agée de quinze ans moins quelques semaines, elle en paraissait bien dix-huit.

Avisant un soir Dupire, qui prend le frais sur un banc du boulevard, elle s'assied près de lui, et, par ses œillades, ensorcelle le journaliste.

Elle conte en pleurant qu'elle n'a point mangé de tout le jour : Dupire, apitoyé, l'emmène souper à son domicile.

Au moment psychologique, simulant la prise de force, elle court à la fenêtre et fait appel, par un cri guttural, à deux agents, placés en observation dans la rue.

On enfonce la porte, on emmène Dupire.

Le grand inquisiteur de la Tour lui donne le choix entre trahir le parti ou moisir cinq ans dans un cul-de-basse-fosse.

Le pauvre Dupire pouvait en appeler à l'opinion publique de cette mise en demeure monstrueuse; mais avec le « pudibondisme » qui régnait encore parmi les révolutionnaires, il préféra, dans son ahurissement, le « mouillage de casserole » au déshonneur entrevu.

La promesse d'un silence impénétrable sur ce pacte ignominieux a pour but de faire trébucher les natures craintives :

— Le secret de la tombe! vous dit-on. Vous ferez glisser vos informations sous pli chez tel intermédiaire — oh! un candide tavernier ne se doutant de rien — où l'un de nos hommes les plus sûrs va les prendre.

En « hauts lieux », on tente plus que jamais de happer ce qui se dit et se fait dans le monde de la presse. Dans les banquets,

conférences, soirées familiales, etc., on se heurte journallement à certains confrères *in partibus* (la plupart fruits secs d'origine étrangère) dont le réel métier consiste à servir non-seulement la police française, mais leur ambassade, ce qui est tout un (1).

La tentative faite sur Zevaco par un nommé Idrac — que notre confrère fit prisonnier — ainsi que celle faite sur moi (2) par un certain Denay — dont je coupai la proposition d'achat moyennant 10,000 fr. en lui faisant voir la gueule d'un revolver — toutes ces tentatives malpropres ne sont pas accueillies partout de même et leur divulgation a fait siffler plus d'un reptile.

Cette espèce de rampants est surtout à craindre là où les socialistes étrangers, proscrits, viennent demander asile à l'hospitalière France.

C'est là aussi que les harpies féminines — dont au point de vue politique on ne se méfie généralement guère — c'est là que certaines vipères deviennent dangereuses.

De connivence avec un concierge fusilleur se nourrissant de l'honnête prose du *Petit Journal*, le ministre de l'intérieur n'avait-il pas déposé un de ces infects crapauds qui grouillent dans la vase policière — un garde-chiourme et toute sa nichée — aux abords de la Librairie internationale ?

Et pendant que le batracien verrouillait nos amis traitreusement agriffés à un 1^{er} Mai quelconque, pour qu'il ne manque point de besogne, sa digne compagne, à l'affût derrière les guenilles pendues à sa fenêtre, ébauchait le signalement des cosmopolites épars qui viennent avec confiance visiter la librairie d'un coreligionnaire.

Conséquence : un beau matin, le fabricant de complots Clément se glissant comme un vieux crocodile dans notre boutique, à la recherche d'ouvrages dynamitards qu'il ne trouva point, mais qui se rattrapa en souillant de sa patte crochue et de sa bave fétide nos autres œuvres d'éducation ouvrière.

Édifiante manière d'employer le quibus que nos contribuables « aboulent » naïvement pour leur prétendue sécurité !

On agriffe, on passe « à tabac » tout international semant la Théorie nouvelle : on ne compte plus les escarpes qui, passé minuit, *travaillent* à leur aise la peau des bons Parisiens.

Le souteneur se fait nourrir et habiller par sa « marmite », mais au moins la défend-il contre les agresseurs.

Le père de l'Opportunisme braillait : « Le Cléricalisme, c'est l'ennemi ! » Peuh ! l'ennemi, c'est d'abord la « Mouche », la Mouche dont les bourdonnements sont encore de plus nul effet sur le « coche » de la Justice que sur celui de la Fable lorsqu'il s'agit d'atteindre un criminel de large envergure.

Si ces deux institutions-sœurs — Police et Justice — excellent à englober dans d'imaginaires complots ceux qui dévoilent leurs agissements (3), elles ont en revanche de bonnes raisons pour ne jamais découvrir quantité de scélératesses.

(1) « Etrangler un de ces flickards dans une réunion générerait leur recrutement. Mais, attention : on est aussi coupable de suspecter le compagnon intègre que de détrousser l'indigent » (*La Liberté de l'Amour*, page 17). — (2) *Egalité*, n° 824, et *Lutte*, n° 46. — (3) « La préfecture de police est merveilleusement organisée pour ce but : calomnier les citoyens qui se dévouent au triomphe de la cause sociale, et couvrir les misérables assez vils pour la trahir » (*Réformes sociales urgentes*, p. 29).

Mais ne leur faut-il paraître indispensable, remplacer de temps à autre les coupables par des innocents ? Témoins Rochefort en exil, Culine dans une geôle, Cyvoct au bagne.

Le groin d'un alguazil est-il autre chose que l'abjecte issue par où l'animal immonde décharge ses entrailles, et ses invectives envers les révoltés sont-elles moins repoussantes que des excréments ? — Et n'a-t-il pas encore pour auge l'officine du placeur, où il bafre à pleine gueule ?

L'argousin est à fuir comme la peste, car son rôle est aussi clair que la lame du couteau devant l'homme qu'on surine.

Du reste, le souvenir de la Commune de 1871 n'offre-t-il pas un exemple probant de l'inutilité de la police, puisqu'alors cette espèce gluante ayant en cœur donné son coup de nageoire sur Versailles, nul crime de droit commun ne fut relaté à Paris ? — Qui donc alors commet les crimes ?

Qu'on le demande aux Auteran qui, lorsqu'ils n'ont pas de socialistes à « refroidir », attaquent nuitamment les placides boutiquiers !

VI

INQUISITION NOUVELLE

« Des monstruosités, dit la *Revue européenne*, se passent non-seulement dans les bagnes, mais dans les hospices en général et spécialement dans ceux de Bicêtre, de Charenton et de Sainte-Anne.

» Il faut que la lumière se fasse dans les ombres des cabanons où languissent des êtres ayant toute leur raison. Notre collaborateur Achille Le Roy a publié, dans divers organes, les lignes suivantes, qui n'auront jamais assez de retentissement :

« Qui donc prétend qu'avec la chute de la Bastille a disparu le régime du bon plaisir ?

» Des Bastilles où se commettent des actes aussi atroces, mais d'où l'on sort plus rarement que de celle de 1789, ont été hypocritement rétablies de par le bon plaisir bourgeois, et l'on ne compte plus les malheureux que l'on y séquestre, les victimes qui y agonisent.

» Avez-vous de dévoiler avec une certaine chaleur l'indignité d'un personnage influent, le déni de justice dont il s'est rendu coupable, et vous verrez avec quelle désinvolture vous serez cueilli et fourré dans un cabanon de ce qu'on nomme « maison de santé », — sans doute parce qu'on est condamné à l'y perdre.

» — Pourtant, disent les simples, le sang du peuple a coulé suffisamment pour noyer dans leurs caves les lâches suppôts des régimes royal ou impérial : nous sommes en République !!!

» Après le peintre Molin, interné à Sainte-Anne parce que, devenu anarchiste et possédant une épouse accorte, il gênait, au point de vue politique et autre, certain docteur positiviste assez connu, vint le tour des demoiselles Ruel, cousines germaines du millionnaire bazardier.

» Malgré le poids que pèse dans la balance judiciaire sa dodue escarcelle, ce conseiller opportuniste a parfaitement laissé pourrir ses chères parentes dans ces modernes latomies, et cela parce qu'elles avaient eu l'audace grande de réclamer contre la spoliation de leur patrimoine.

» Trimbalées de geôles en asiles, d'asiles en geôles un temps indéfini, ce qu'elles souffrirent est inénarrable, et elles eussent certainement laissé leurs os au fond de quelque infect cachot sans les démarches pressantes d'un homme que leur infortune avait touché, Jules Carret, alors député de la Savoie.

» Se voyant dépouillées sans vergogne et réduites à la misère noire, elles commirent l'énorme forfait de placarder sur les murs de Chambéry ce qui en était cause, cette nouvelle frasque de dame Justice.

» Naturellement, pour les fourbes ainsi démasqués, elles ne pouvaient qu'être atteintes de démence, absolument comme notre ami Prenant, condamné jadis pour la même peccadille à un an de prison : déporté après le sac de Paris par les coupe-jarrets de Versailles, à son retour de Calédonie, il signala par affiches les prouesses de ses tortionnaires.

» Repris une autre fois pour en avoir appelé aux « honorables » en leur jetant sous le nez, en plein Palais-Bourbon, le récit mouvementé de ses tortures, il gémit deux longues années dans une cellule de Bicêtre.

» Voici ce qu'il nous écrivait :

« L'on ne se fait pas une idée au dehors des souffrances que l'on endure ici. Aucun contrôle ni inspection, le laissez-faire le plus complet. Une nourriture inférieure à celle des prisons comme qualité et comme quantité, la vermine grouillant dans les lits.

» Que fait-on pour y remédier ? Rien, rien, rien. Et cependant, au dépôt du pont de la Concorde, ils le savent parfaitement. Représentants du peuple, ça ? Allons donc ! charognes à 25 fr. par jour, rien de plus ! »

« La publication de cette plainte énergique (quoique l'ayant fait malmenier davantage par les porte-clés) eut néanmoins ce résultat de le faire élargir. (Collaborateur du *Peinard*, on vient à nouveau de l'embastiller.)

» Un brave cocher nommé de Cock, qui eut le malheur de déplaire à un policier de haut vol, fit aussi connaissance avec maints sépulcres.

» Après s'être évadé, avoir été pris et repris — et chaque fois odieusement maltraité — il ne dut de respirer définitivement l'air libre qu'à l'intervention infatigable de son frère, accouru de Belgique, leur pays.

» Et le compagnon Leboucher, parti naïvement à une visite d'hôpital pour une affection des plus ordinaires, escamoté comme une simple muscade sous le gobelet funéraire d'un asile d'aliénés !

» Mais pourquoi railla-t-il en réunion publique l'illustre Caubet, ce transfuge de la Franc-Maçonnerie devenu le mandarin de la Police municipale ?

» Astreint au martyre du « pavillon de sûreté », Bicêtre ne le rendit que sur les menaces incessantes de ses amis anarchistes.

» L'auteur de ces lignes n'a-t-il pas été menacé lui-même d'un sort analogue pour avoir protesté contre le dépouillement de sa moitié par de richissimes parents, des souscripteurs à Notre-Dame de la Galette ?

» Il est vrai qu'en compensation de sa fin piteuse dans l'atmosphère empoisonnée de l'hôpital, elle fut sur leur ordre copieusement aspergée d'eau bénite.

» Ce qui se passe dans les géhennes, où les damnés du travail peinent et meurent, est à peine croyable : c'est le véritable retour à une Inquisition nouvelle... »

VII

AMOUR ET PENSÉE LIBRES

Si la légalité bourgeoise tolère à nos capitalistes le rapt adroit des économies du pauvre, elle reste dans son rôle en empêchant qu'on signale de tels exploits sur la tombe des malheureux livrés ainsi prématurément à la sinistre Faucheuze.

Des abus de cette nature doivent être dénoncés dans un opuscule ayant la noble mission de défendre la cause des humbles ; aussi ai-je cru de mon devoir de relater celui dont fut victime une faible ouvrière — ma compagne de par l'Union libre Victorine Labouret — laquelle, après avoir été dépouillée de son héritage par des parents vingt fois millionnaires, échoua misérablement dans une salle nauséabonde de la Pitié.

La suite — malgré le vœu de la mourante — fut le déchiquetage sous le scalpel et le « goupillonnage » des hommes noirs.

Fidèle à ses dernières volontés, je protestai sur la fosse contre de pareilles escobarderies — commises avec la complicité

d'une indigne portière. Repoussant le goupillon et jetant sur la bierre quelques fleurs rouges, je dis ces courtes paroles, à l'ébaubissement de la pipelette et du papelard :

« Adieu, pauvre fille, morte de misère! A la Révolution prochaine, tu seras vengée! »

Puis, enlevant la croix, sur l'écusson mis à la place j'inscrivis l'épithape suivante :

VISITEUR, HALTE-LA! CONNAIS LE TRISTE SORT
VICTORINE
NFLAGÉ PAR LE RICHE A CETTE PAUVRE FILLE!
OMME UN JUGE IRRITÉ, JE VOIS SON Oeil QUI BRILLE
TOUJOURS DANS LE CERCUEIL, PROTESTANT DE LA MORT,
SER BRAVER ENCOR L'APRE MILLIONNAIRE
APINANT SANS Pitié CE QUE GAGNA SON PÈRE.
L LUI FALLUT ALORS SOUFFRIR LE FROID, LA FAIM,
'AYANT QUE L'HOPITAL POUR ATTENDRE SA FIN
ET CRIER A L'AMI : « VENGE-MOI, PROLÉTAIRE! »

LABOURET
LAISSANT AU NOIR PASSÉ LES STUPIDES CROYANCES,
LA LIBRE-PENSÉE ELLE SE RALLIA :
ELLE ENCOR, BELLE ET DIGNE, AU MILIEU DES SOUFFRANCES
N LA VIT REPOUSSER TARTUFE ET LOYOLA.
N SYMBOLE MENTEUR SOUILLA SA SÉPULTURE :
ODIN ET PIPELET, COMPLICES DU VAUTOUR
CORCHANT LA MISÈRE ET VIVANT D'IMPOSTURE,
LACHÈRENT D'UNE CROIX LA TOMBE OU GIT L'AMOUR.

Cette littérature, comme bien on pense, fit grimacer dame Police — cette vieille souteneuse des voleurs contre les volés — et son maintien dans le séjour des *ad patres* fut vite interdit par le préfet de la Seine, ce digne valet de l'exutoire clérical (1).

A défaut du droit à l'existence, n'avoir pas même la Liberté de la Mort!

VIII

CRIMES DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Dans une odysée à travers les égouts de Paris, parue à *l'Intransigeant*, Montégut décrit des horreurs non prévues dans *l'Enfer* du Dante. En voici un aperçu :

Le siphon qui déverse à l'égout les eaux de 800 mètres de canalisation de l'hôpital Tenon aboutit à une cuvette. Dans cette cuvette, on aperçoit des fragments de cadavres : cœur, foie, rate. Tous ces viscères, provenant de l'amphithéâtre, nagent au milieu des immondices. Et quelle odeur!

C'est la profanation du corps humain; on songe aux pauvres meurtre-faim qui viennent finir leurs jours à l'hôpital, et qui ne trouvent même pas après leur mort l'égalité du cercueil et le repos de leur cadavre. « Tout à l'égout! » pour les misérables.

Si ce sans-gène est singulièrement répugnant, combien plus graves en sont les suites! Nul n'ignore que les eaux souillées de pareils détritrus sont une des sources de la transmission de maladies infectieuses et condamnent quantité de prolétaires à faire connaissance plus tôt avec la pourriture d'hôpital.

Prenons pour exemple la Pitié : est-il sentine comparable ?

(1) D'autres vers curieux, dus à l'un des assistants, Olivier Souëtre, se lisent sur cette tombe, sise au cimetière de Bagneux, 30^e division.— (Pour plus amples renseignements, voir la *Liberté de l'Amour*, p. 23.)

Soixante malades y grouillent en des chambrées où vingt-cinq seraient mal à l'aise : quelle putréfaction !

Les médecins qui suivent les préceptes de la science moderne donnent bien l'ordre d'aérer pour combattre le méphitisme, mais autre chose est de faire comprendre cette nécessité d'hygiène aux surveillantes, et plus encore à certains malades.

Combien ne viendraient pas s'évacuer dans ce pandémonium s'ils eussent aéré davantage leur réduit et surtout l'atelier où les resserre la « chacalerie » patronale !

Que par suite de sa tenace ignorance, la gent crétine débarasse la planète, la perte est mince ; malheureusement ces idiots sont le grand nombre et ils entraînent au cimetière ceux qui veulent les éclairer.

Dès qu'internes et docteurs tournent le dos, ces anémiés par manque d'air ferment ou font ferment par la fille de service — en lui graissant la patte — les trop rares baies par où l'air tombe parcimonieusement dans le cloaque.

Que diraient donc ces partisans d'une atmosphère putride s'ils se voyaient appliquer le traitement qu'un jeune chef de service du nom de Briand imagina ?

Pour soigner les pulmonaires de l'asile de Villejuif, ce praticien rationnel, se servant du froid, fit ouvrir les fenêtres d'une manière permanente. Puis, par graduations, il fit coucher ses pensionnaires sous des baraques de bois, consistant en un simple toit. Les malades restèrent ainsi au gré de la pluie, du vent, de la neige, et s'en trouvèrent si bien qu'ils furent entièrement guéris et le sont encore.

N'est-ce pas la preuve qu'en préconisant l'air *vif* ou *pur*, le philosophe Jean-Jacques était à la hauteur de son génie ?

Air pur et aliments substantiels se complètent, et les successeurs des nobles, les châtelains parvenus et autres hommes d'affaires... véreuses, qui abusent de leur influence — de leur *suffisance*, devrais-je dire, aussi crasse que leur chiennerie — pour en priver ceux qu'ils tiennent sous leurs serres, ces vampires matinés de putois sont de véritables assassins (1).

D'une fatuité incroyable, ces souille...-arts aux accointances douteuses, ces « carabines » dont le coup de feu rate, ne rêvent rien moins que statues : qu'on leur en élève en fumier, c'est tout ce qui convient à de faux prêtres socialistes barbotant dans la boue de l'usure. Gobsecks aussi insatiables que mes-

(1) Les asphyxieurs ont pour patronesse M^{me} de Bismark, laquelle, avec des pieds capables d'étayer la Tour Eiffel, a peur des courants d'air. Dès qu'elle franchit le seuil d'une habitation, cette digne associée de l'ogre qui dévora tant d'existences *ordonne* qu'on ferme, ôte comme hiver, portes, fenêtres et lucarnes. De par cette amatrice de restes puants, être condamné au supplice de respirer de l'air qui a déjà servi, qui a déjà *essuyé* nombre de poumons plus ou moins propres ! Ah ! que d'abrutis, bien à leur place sous cloche, vous infligent cette dégoûtation dans les bureaux, en omnibus, au théâtre, dans les réunions publiques, etc. ! Ils se comptent les savants comme de Parville et Emile Gautier comprenant que « la respirance » par « le libre air » est le suprême de la question sociale. Combien de pages éloquentes faudra-t-il encore pour apprendre à la tourbe imbécile que la *crainte* des courants d'air tue davantage en une année sur le globe que le plus farouche de Moltke en dix ans de batailles !

quins, il n'y a que cela que ne volent pas ces rongeurs : le coup de botte qui les renvoie à l'égout.

N'est-ce pas à la rage de lucre de cette séquelle que pullulent les causes d'intoxication ? Et n'est-ce pas à l'empoisonnement dû à l'air vicié que nous vîmes tant d'êtres périr jeunes à la filature de Saint-Epin (Oise) et à l'Imprimerie nouvelle de Paris ? Les ateliers de cette dernière, installés dans un local moins exigü que celui de la rue des Jeûneurs, pourraient être assainis, mais l'actuelle couche colonisant cette association ouvrière, si elle commence à comprendre l'urgence de réduire le temps de travail, ne paraît pas, hélas ! saisir plus que l'ancienne l'indispensabilité de faire LARGEMENT CIRCULER l'air.

Nous, l'un des premiers appelés à ce groupement aussi âpre au gain jadis qu'il demeure imbu de calfeutromanie, nous y abrégeâmes nos jours à essayer d'y faire mettre en pratique ces élémentaires réformes.

Pendant les dix années que nous peinâmes dans cette Société coopérative — créée, disait-on, pour affranchir la classe laborieuse — que d'affronts, que d'insultes subis pour la cause de l'aération et des huit heures ! Pendant le travail et toutes fenêtres closes, on y balayait les poussières si dangereuses d'une imprimerie, de même que pour faire des heures supplémentaires la majorité mettait à la porte des camarades associés (1).

Et les intoxiqués qui étouffent entassés en de pestilentiels hospices, parce qu'il plaît à de gros « empoisonneurs » bien en cour de s'arrondir plus vite la bedaine !

Depuis que s'alambique l'affreuse mixture, à base de fuchsine, dite *vin de raisin sec*, on ne compte plus les déchards que cette mort en bouteille envoie croupir dans les hôpitaux.

Pour échapper à ces divers tourments — et surtout au mal qui les engendre : le mal de misère — voir de nos jours une famille Hayem, composée de huit personnes, dont six enfants, en être réduite à s'affranchir dans le suicide !

— Il devait au moins nous raconter sa détresse, disent après coup les employeurs que Hayem sollicitait depuis de longs mois.

— Pourquoi ne nous ont-ils pas demandé aide et crédit ? ajoutent les camarades cumulant quinze heures et les gens de boutique qui assistaient indifférents à la longue agonie de ces miséreux ou leur refusaient un boisseau de pommes de terre.

Seul, un *fouchtra*, plus humain, se « déronde » envers la fillette de quinze ans — qui n'ignore pas à quel usage on le destine — du boisseau de charbon libérateur.

Ne pourrait-on contraindre cette cafarde Assistance publique à une plus équitable répartition des secours à domicile ?

Et cette loi sur les logements insalubres, dont l'observation eût peut-être rendu impossible le drame de la rue d'Avron ?

Huit rejetés enfouis dans une chambre de quelques mètres carrés, sans autre prise d'air que l'huis étroit !

(1) Travaillemanes et clôt...portes, sabotards et marchandeurs ne sont-ils pas à dégorger dans la même tinette ? Et si l'on y f...ait tête première les « maîtres » sarrasins M...ot et G...ou, auxquels la typographie parisienne doit en partie son avilissement ? (N'y sont-ils pas pour quelque chose les happe-chair syndiqués qui repoussent le repos hebdomadaire, préconisé dans les *Réformes sociales urgentes*, défendues ?)

En supposant qu'ils ne ressemblaient pas à tant d'ignares succombant faute d'air et qui amoindrissent encore cette portion d'air, comment assainir, par un courant indispensable, un tel taudis ?

Une descente hygiénique dans ce réservoir à microbes — de même qu'entre parenthèse dans certain bouge infecté de chiffons pourris et d'os à vermine, véritable dépotoir formant le coin des rues Médard et Gracieuse — une descente sanitaire, ou mieux, expropriatrice, s'impose donc dans ces antres à typhoïde où l'urine suinte des murs, où la matière fécale dégouline dans les escaliers. — Et la mort fauchant à la rondel...

Mais qu'importe aux parvenus ministériels de tels foyers déchaînant sur les faubourgs la phthisie et la peste ? Ne se croient-ils pas préservés de ces causes morbides par les ceintures verdoyantes de leurs palais aux senteurs alpestres, comme dans leurs villas méditerranéennes, par les charmilles où se balancent les fleurs exotiques aux suaves parfums ?

Que leur importe encore que dans ce dernier asile du pauvre, dans cet autre réservoir à choléra dénommé « hôpital », même par 40 degrés de chaleur, dès sept heures du soir, toutes les fenêtres des salles où l'on mijote soient inexorablement closes ? Ce qu'alors ces entassements promiscuitaires dégagent de parfums de vidange ! — L'asphyxie vous étreint à la gorge.

Affaissés qu'on oublie sur leur bassin, souffreteux qui géignent, moribonds qui agonisent rendent le sommeil impossible à qui n'est pas déjà saisi des affres de la camarade.

Pour obtenir quelque répit, le docteur vous administre l'inévitable potion somnifère mélangée de chloral et de morphine, qui vous intoxique davantage.

Et lorsqu'on vous fait ingurgiter par mégarde — sinon par force — la potion doublée d'un voisin qui, comme Mithridate, s'est habitué graduellement au poison !

On est plus vite débarrassé des maux de ce monde, comme cela faillit nous échoir à la salle Piorry, de la Pitié (1).

Le rédacteur en chef de la *Lutte*, le citoyen Tournadre, n'a-t-il pas signalé une semblable tentative sur sa personne à Lariboisière ?

Le séjour à l'hospice serait-il donc plus dangereux pour les conscients que pour le troupeau vulgaire qui trouve naturel de servir de chair à expériences pour guérir les bourgeois, après avoir servi de chair à machine pour les entretenir et de chair à mitraille pour les défendre ?

Que dire de la routine de certains carabins, plus funeste encore que ces distractions prétendues ! Un journal ne signalait-il pas les prouesses du légiférant Després à la Charité, ce cléricafard charcutier qui scie les condamnés de l'hôpital aussi adroitement que ses collègues de la Chambre ? L'infection est si grande dans le service de ce partisan des bonnes sœurs que beaucoup d'infortunés y venant pour une affection guérissable se voient enlever par une autre que la peste leur inocule.

(1) Nous y râlâmes (et peut-être y crèverons-nous un jour) grâce à l'acteur d'un aimable président de Société mutuelle corporative qui, profitant d'un long chômage dont nous gratifia la propagande pour la cause commune, nous radia, bien qu'il fût averti, après 27 ans d'affiliation !

Avec quel cynisme on se joue des pauvres diables qui mendient un adoucissement à leurs maux!

Dans le service électrothérapique de la Salpêtrière, que de personnes sans ressource, atteintes de maladies nerveuses, font d'interminables heures le pied de gruo pour un résultat dérisoire!

Toutes ces infamies commises sous couleur de laïcité feraient croire que les gros bonnets de l'Assistance arrondissent leurs traitements avec les subsides de la Compagnie de Jésus.

Que ne fait-on en France ce que nous vîmes en Suisse, il y a plus d'un quart de siècle?

Sur le tour d'Europe en ouvrier, nous parcourions l'Helvétie.

Passant de la montagne neigeuse au ravin fleuri, tantôt admirant l'onde qui dévale d'un pic perdu dans les nuages, tantôt nous reposant ébahi au milieu des rhododendrons, sur le flanc de quelque abîme vertigineux, nous roulâmes certain jour d'une hauteur de plus de trois cents pieds dans le lac de Biemme.

L'eau profonde amortit la chute, et il nous fut possible de regagner à la nage la rive opposée. — Résultat, une pleurésie, qui nous fit demander asile à l'hôpital de Fribourg.

Quoique ridiculement surfaite par ses plumitifs mômiens, la Suisse néanmoins organise les services d'assistance d'une manière autrement humaine que chez nous.

Nous eûmes donc l'avantage d'être parfaitement soigné, dans une salle assez vaste et ne contenant que quatre lits.

Notre convalescence fut brève, grâce à de spacieux jardins, où les deux sexes circulent librement et où, baigné d'air pur, l'on se retrempe aux rayons d'un soleil bienfaisant.

Quel mieux-être nous ressentîmes dans ces méandres touffus, nous dont la prime jeunesse s'écoula parmi les grands feu-nets d'or, le long des haies herbues où niche l'amoureuse fau-vette! Et de ces senteurs prairiales retomber aux émanations méphitiques de l'usine, où les compagnons obtus, sous prétexte de courants d'air, ferment autoritairement les ouvertures déjà insuffisantes d'oubliesettes où nous condamnâmes à une mort lente la laderie de nos employeurs!

Moins asphyxié dans les geôles — où la défense de la cause sociale nous flanqua — que dans les turnes exploitrices!

Journaliste soutenant la classe ouvrière, nous avions la ressource de sortir de la salle de rédaction pour aller sur le seuil aspirer un peu d'air vierge, mais peut-il en être toujours de même dans une usine, un hôpital, une caserne ou une prison?

Avec la manie de resserrement sordide (1) qui existe en France, on peut citer tel hospice de Paris où chaque pavillon qui s'élève maussade fait disparaître arbres et parterres (2),

(1) Les Babels à six étages n'activant pas assez vite la dégénérescence, nos édiles en tolèrent maintenant de sept et de huit! En échange, les *proprios* rétrécissent plus rapacement encore les espèces d'armoires où ils nous emilent. Et si ce qu'on ne tolère pas dans les maisons de Londres, traîne-sabots et autres tapageurs, troublent ici le repos des voisins, il faut dire qu'y aident cloisons et plafonds, d'une minceur scandaleuse.

(2) Privés d'air et de lumière, c'est-à-dire de ce qui fait la force, les Parisiens avaient au moins jadis la ressource d'aller prendre un bain d'air pur dans les magnifiques bois de Vaucresson et de Chevreuse, dans les pittoresques bocages de Saint-Germain et de Chambourcy. Plus rien de ces plaisirs champêtres n'est permis aux laborieux qui,

c'est-à-dire le peu d'air, d'espace et de gaieté qui peuvent sauver un malade.

Ces asiles de la souffrance, que ne les place-t-on dans les sites boisés environnant les villes ?

Et pour éviter une incommode promiscuité, serait-il donc impossible d'isoler chaque malade qui en ferait la demande en une coquette chambre où tout lui rappellerait la vie libre ?

N'est-ce pas ce qui se fait dans les maisons médicales à l'usage des riches ?

— Que de place il va falloir ! maugréeront les satisfaits directeurs de l'Assistance publique.

Eh quoi ! pas de place pour les affligés lorsqu'il est tant de palais vides !

Commune égalitaire, vite ton niveau (1) !

IX

ANTISÉMITES ET PROLÉTAIRES

Aux approches des mouvements populaires, l'on rencontre parfois des ministériels qui ressemblent à ces vieux officiers sommeillant dans les doux loisirs d'une bonne garnison, entre un verre d'absinthe et une jeune maîtresse.

Que, par une nuit pluvieuse, l'éclatant boute-selle les réveille en sursaut :

— Au diable la gloire ! s'écrient-ils. Qu'on nous fiche la paix !

Est-ce, en effet, une gloire bien enviable que celle qui consiste pour les oligarques, aidés de leur esclave police, à sabrer les crève-misère, réclamant un petit bout de table au banquet du trop-plein ?

Ne leur faut-il pas obéir aux injonctions de la finance cosmopolite, aux glapissements de chacals implantés dans le sein de la République comme les griffes d'un chat-tigre dans la chair d'une gazelle ?

Les grands corps de l'Etat ne sont-ils pas, à leur tour, les serviteurs à gages de cette harpagonne Ménagerie ?

Qu'est la Chambre ? Une cohue qui n'a de l'ensemble humain que le simulacre, ballottée au gré des orages qui passent, tirillée par la volonté populaire, qui lui prescrit d'être loyale, et par la servilité ministérielle, qui lui ordonne d'être traîtresse.

Qu'est le Sénat ? Un agrégat d'appétits malsains, de volontés flottantes que le vent réactionnaire pousse à la dérive.

n'ayant volé personne, n'ont pu acquérir le moindre bout de villa, caché dans la verdure. D'insolents écriteaux défendent, sous peine d'amende, au passant avide de fraîcheur, de plonger dans les bosquets ombreux. Des banquiers louent et transforment en chasse ces collines, ces vallons forestiers où l'urbain assoiffé d'air vivifiant déambulait naguère. Pour qu'une poignée de rapineurs puissent cultiver le lapin, toute une capitale, toute une Ville-Lumière privée du droit de s'asseoir au pied d'un ormeau ! De par l'omnipotence financière, défense de roucouler sous la feuillée humide où librement s'ébat l'oiseau chanteur !

(1) Si splendides soient les caravans-trails de la misère, beaucoup de souffrants en ont horreur, et ils ne vaudront jamais pour eux la quiétude du chez soi. Nos gouvernants consacraient à ce but une bonne fraction des ressources de l'Assistance, s'ils n'avaient d'autre souci que de dévorer la part des pauvres.

Le sang versé aussi abondamment que l'eau des fontaines est la source du Pactole où s'ébattent les requins de la finance.

Pour nous, disciples de l'Internationale, il n'y a pas, il n'y aura jamais de frontières.

Qu'ils se nomment « panslavistes » en Russie, « nationaux » en Allemagne, « irrédentistes » en Italie, « revanchards » en France, la clique « patrouillotarde » est la plus abominable engeance qu'ait enfantée l'aberration dominatrice.

Parmi les préjugés dont la classe bourgeoise entoure ses privilèges, celui de « patrie » lui fait un rempart plus efficace encore que la force militaire dont elle dispose.

Mais les idées ne sont-elles pas comme les êtres, comme les globes, vouées au transformisme indéfini ?

Les siècles, qui sont des siècles pour l'homme, ne sont pas même des secondes pour l'humanité dans sa marche éternelle.

Ce monde où nous vivons nous semble grand : qu'est-il parmi cette poussière de mondes étoilés qui, dès le soir, s'alument dans l'immensité des cieux ?

Est-ce que la lumière, l'air et l'eau sont plus indispensables à l'existence que la terre ? — De quel droit quelqu'un s'empare-t-il de celle-ci plus encore que des autres ?

Un abus odieux seul dépourille un homme, une tribu, une agglomération quelconque de ce qui doit être le patrimoine indivisible de la race humaine.

XI

ORIGINES DE LA COMMUNE

Au onzième siècle, *Commune* désignait déjà un groupement social. Ses synonymes étaient *Communion*, *Confédération*, *Conjuration*, *République*, même *Fraternité*.

La Commune s'étendait souvent bien au delà de ses murs : « Tous ceux qui feront partie de la présente Commune, » dit mainte charte, c'est-à-dire tous ceux qui accéderont au pacte que nous stipulons présentement.

La Commune se forma donc dans les milieux les plus divers : ici, dans un vieux municpe d'origine romaine; là, dans une cité dont les premiers habitants n'avaient été que des esclaves rassemblés, puis émancipés par les nobles; ailleurs, en Flandre, par exemple, en des centres industriels que les corps de métiers avaient fait surgir des marais ou arrachés aux pirates. Mais où qu'elle s'établisse, la Commune, fruit d'une insurrection morale ou matérielle, constitue un fait essentiellement salutaire.

L'agitation précède toujours la prise d'armes. On cause aux veillées, au fond de la boutique, des exactions subies, des pillages périodiques, des meurtres impunis, des femmes outragées; on apprend qu'une cité plus ou moins voisine s'est affranchie par quelques heures d'héroïsme : les esprits s'échauffent, car on s'aperçoit que le grief personnel est le grief de tous.

Tout d'un coup, le plus souvent la nuit — et lorsqu'un nouvel attentat du seigneur ou du prêtre (1) vient de secouer la fibre

(1) « Misérables imposteurs, les prêtres abusent partout de la crédulité et de l'ignorance des peuples pour s'emparer des richesses de la Terre » (BORSENDORF : *La Libre-Pensée*, p. 8).

populaire — quelques vigoureux compagnons tombent sur les gardiens d'une tour, d'une maison à créneaux, d'un pont fortifié.

Victorieux, ils s'établissent dans leur conquête, se répandent aux alentours, criant : « Commune! Commune! Fraternité! » Alors, tous, marchands, ouvriers, sortent armés des rudes instruments de travail et clament le cri insurrectionnel.

La lutte est farouche. Mieux vaut périr avec la liberté au cœur que d'agonir sous les étroites quotidiennes de la tyrannie.

Est-il plus dur de tomber aux côtés d'amis luttant pour une cause juste que de se faire éventrer sur des champs de bataille lointains, sans savoir ni pour qui, ni pour quoi?

Intrépides autant par calcul que par tempérament, ils ne marchandent pas leur vie. Repoussant de rue en rue les chevaliers bardés de fer et leurs gens d'armes, assiégeant les maisons crénelées des porte-écus citadins faisant pièce à l'institution nouvelle, souvent ces braves communiens ont à enlever une douzaine de ces petites forteresses ou les réduire par la famine. Sans compter la grosse tour où se réfugie le principal seigneur, et il faut combattre de longues semaines pour en finir.

Le maître est chassé, la ville est libre! Alors éclate un enthousiasme universel : toutes les cloches lancent leurs bruyants carillons; les citoyens se précipitent sur la grand'place, et là — comme prélude de la séance du Jeu de Paume pressentie — ils prêtent un serment de *communio*n ou *conjuratio*n qui les associe désormais au même idéal.

Puis on charge les plus entendus de dresser la charte de la Commune; ensuite on organise la milice communale et les divers conseils judiciaires ou administratifs.

Enfin, la Commune existe; mais il va la falloir défendre.

Les communiens ont contre eux tous les châteaux des environs, et souvent évêque et chanoines; à cette ligue des nobles et prêtres qu'étaient les *scabins* (juges nobiliaires), il faut ajouter cette lie du peuple qui se vautre dans la dépendance des grands, bénéficiant de leurs prises, ainsi que la foule moutonnaire, aveuglée par une pitoyable ignorance de ses droits.

Il est évident que d'aucuns vidames et riches changeurs — ces derniers, précurseurs de notre juiverie — n'ont paru s'associer au mouvement communal qu'avec l'arrière-pensée de tendre une main complice aux nobles de la campagne — comme les curés et les Rothschilds en 1871 aux ruraux et aux Prussiens — lorsqu'ils vont revenir assiéger la ville à peine affranchie.

Le premier soin des communiens est donc de bien armer la milice, dont ils choisissent les chefs parmi les plus éprouvés.

On fait chaque jour faction auprès des murs d'enceinte, et quelquefois on incursionne dans la banlieue en crainte des seigneurs; quelquefois même on s'en va pourchasser dans son repaire un brigand blasonné qui détrouse les chemineurs et retrouse les jouvencelles.

Chaque quartier a sa garde respective, son guidon, ses capitaines, d'énormes chaînes qu'on peut tendre dans les rues étroites, en guise de barricades. Et des veilleurs de nuit sont placés aux bastions, du côté des quatre vents, pour donner l'alerte.

Et au centre de la ville, dominant la salle abritant électeurs et magistrats élus, s'élève le beffroi où guette la cloche du tocsin!

XII

TERRE ET LIBERTÉ

On retrouve partout des traces du communisme antique.

L'Inde et Java, en Asie; le Pérou et le Paraguay, en Amérique; les Philippines et Taïti, en Océanie, en offrent d'incontestables preuves.

Avant la prise de possession de cette dernière île par les « civilisateurs » à visage pâle, le mariage y était aussi inconnu que la propriété : l'amour libre — qui fait pousser les hauts cris à tant d'oies de la presse fusillarde, voire à quelques pudibonds qui se réclament du titre de socialistes — l'amour libre y florissait comme préface de la félicité suprême.

Favorisée d'un printemps éternel, Taïti, où les arbres sont toujours verts et les belles toujours lascives, réalisait pour les deux sexes, affranchis de toute entrave, les délices d'un nouvel Eden.

Dans le ravin où gazouille un cours d'eau limpide, à l'ombre d'arbustes aux fruits d'or, les Taïtiens primitifs effeuillaient librement leur cœur à tous les vents d'amour.

Mais l'homme blanc et l'homme noir (1) — espingole et goupillon réunis — apparaissent sur cette terre fortunée : alors, adieu voluptueuse paresse, adieu plaisirs enchanteurs (2)!

En Europe, le Montenegro et certains districts de Russie ignorent ce qu'est la propriété foncière individualisée.

Sentant que le résultat de leurs labeurs peut être compromis par un accident, les paysans russes s'acharnent au maintien du *mir*, c'est-à-dire la commune. Ils labourent les terres en commun, ensemencent et moissonnent, puis répartissent cette moisson selon les besoins de chaque membre du groupe.

N'étaient les impôts que le czar prélève pour subvenir aux orgies de sa cour, entretenir ses maîtresses et ses armées permanentes, ses légions de prêtres, de juges, d'espions et de bourreaux, cette organisation solidaire laisserait à chaque associé sa large part.

De quels doux repos ces laboureurs communistes pourraient jouir s'ils usaient de machines aratoires permettant de faire en une semaine ce qu'ils ne peuvent exécuter qu'en trois mois!

Ceci démontre la mauvaise foi des économistes et autres épargnistes prétendant qu'on ne travaille avec zèle que si l'on a pour but de laisser à ses descendants la propriété exclusive de quelques coins de terre ou ronds de métal.

Qu'il s'agisse de terminer un travail pressé, il faut voir avec quelle ardeur toute une population se met à l'œuvre! Et comme s'enlève fraternellement la besogne avec des chants joyeux!

Jadis, avant l'intrusion de la civilisation latine, il en était de même dans l'Europe occidentale, ainsi que le relate César dans ses *Commentaires*; mais les castes dirigeantes, par leurs empiètements successifs, nous ont fait descendre au régime

(1) Les prêtres encensent Jeanne d'Arc après l'avoir rôtie, parce qu'ils comprennent maintenant qu'en séparant la France de l'Angleterre — alors assimilées et parlant la même langue — l'héroïne a inconsciemment retardé, par les longues luttes dont cette séparation fut cause, le retour obligé au communisme mondial rajeuni.

(2) Voir la *Liberté de l'Amour* et le *Droit de jouir*.

de l'écrasement des faibles par le plus fort et le plus perfide.

A peine les travaux rustiques des cultivateurs précités sont-ils finis, que les charges accablantes qu'ils subissent les contraignent à offrir leurs bras dans les centres d'industrie.

Là encore, ils se groupent en associations; là encore, avec l'instinct de résistance à l'oppression du Capital, ils comprennent qu'aussi bien que sol et maisons, machines et matières ne doivent être le bien d'un seul, mais produire au bénéfice de tous.

Un effort pour renverser Sa Majesté le Pendeur, et serait-il donc si difficile de fédérer ces communes agricoles, et d'y établir, en même temps que la production scientifique, le communisme anarchiste, c'est-à-dire peu de travail et consommation ample, autonomie individuelle et large bien-être?...

Un dernier effort, et pourquoi les travailleurs des villes, imitant l'exemple de leurs frères des campagnes, ne mettraient-ils pas la main sur le machinisme pour organiser le travail véritablement libertaire?... — Du reste, pour le succès final, ces deux mouvements doivent être corrélatifs.

Ainsi donc, ces paysans du Nord, pas plus lettrés que ceux de l'Occident, leur donneraient des leçons de socialisme, justifiant leur fière devise : « Terre et Liberté! »

XIII

1^{er} MAI UNIVERSEL : TRIOMPHE FINAL

Dans une de ces pages poétiques dont il a le secret, ainsi s'exprime Pierre Parl sur cette journée fameuse :

Réunir les livres des réformateurs, c'est proposer aux yeux et aux intelligences la vivante leçon, c'est préparer l'union effective à brève échéance.

Une histoire du 1^{er} Mai serait donc incomplète si elle ne signalait pas les pancartes aux couleurs voyantes comme des drapeaux qui, le 1^{er} mai 1890, parcoururent Paris en tous sens.

La Librairie socialiste internationale montra aux foules anxieuses, en ces heures de fièvre et d'attente, les noms de tous les publicistes socialistes, depuis Benoît Malon jusqu'à Louise Michel.

Ces affiches rouges arborant le titre des œuvres révolutionnaires avaient l'éclat printanier des premières roses au soleil de mai.

C'était l'aube des jours nouveaux, la floraison vivace de germinal! Pierre Parl (1) et Achille Le Roy dirigèrent de longues colonnes de militants qui, au travers des faubourgs, sur les quais, dans les rues des riches quartiers, au milieu des manifestations de la foule houleuse, portèrent ces affiches, étendards de l'armée des travailleurs.

Les affiches de la Librairie socialiste étaient disposées comme au dos de ce livre. — Voici celles du journal *l'Union des Peuples* :

L'UNION DES PEUPLES

RÉDACTEUR : **Pierre PARL**

JOURNAL DES IDÉES NOUVELLES DANS LES DEUX-MONDES

A la même heure, une même pensée se déploie, comme un drapeau de lumière, autour du globe.

L'Europe émue, frémissante, contemple le grandiose spectacle du changement du monde; à la même heure partout, se

(1) Pierre Parl, novateur; Bonnet, jurisconsulte; Fallès, ingénieur, et Loyer, publiciste, sont des humains dont le passage sur la terre aura été bienfaisant.

met en marche l'innombrable armée des travailleurs unis pour la paix et pour le progrès.

Angleterre, Autriche, Allemagne, Belgique, Italie, Espagne, Portugal, Suisse, France, Amérique, etc., se lèvent au même appel; toutes les nations s'élancent au même but.

L'Union des peuples, rassemblée par la Vérité, guidée par le flambeau des Idées nouvelles, s'avance irrésistiblement poussée par le souffle humanitaire.

On tournait la tête vers l'appel aperçu de loin de ces vives couleurs : étaient-ce les signaux de ralliement, fallait-il bientôt les suivre en masse pour la défense des droits légitimes et sacrés du Travail et de la Liberté ?

Tous y lisaient le programme de l'avenir, le catalogue des pensées et des convictions modernes.

L'effet fut saisissant, profond : un frisson de la part des réactionnaires et des méchantes gens, un grand enthousiasme de la part du peuple à l'esprit juste, au cœur grand ouvert et un grand espoir.

Comme la Rome impériale jetant par milliers les vaincus aux fauves de ses cirques, le Capital féodalise jette chaque jour des milliers de faillits aux griffes de la Détresse.

« Au lit même et sur le traversin, au moment céleste, dit Michelet, la pudique épouse insinue entre deux soupirs : — N'oublie pas, mon ami, que c'est demain le 31, jour d'échéance ! »

Semblables aux paysans retardataires, combien de boutiquiers se figurent que les socialistes n'ont qu'un rêve : « s'évanouir sur les trois sous de leur comptoir ! »

Et comment remédier à cette misère générale et envahissante ? Par la solidarité internationale entre victimes.

S'il plait au travailleur de se mettre en grève, s'il lui plait de se révolter, dit Louise Michel dans sa plus belle œuvre : *l'Ève nouvelle*, la terre est noire des fourmis humaines. Elles sont le nombre, le nombre immense qui n'a jamais su sa force : le désespoir la lui apprendra.

Que le prolétariat vainqueur fasse un feu de joie de toutes les institutions actuelles : Etat, Eglise, Forum juridique, Banque, Université, Armée et Police, ces forteresses du privilège contre le Droit nouveau !

Que les groupes, les communes autonomes se fédèrent librement et constituent la République planétaire !

Le Transformisme recèle des formes sociales supérieures aux conceptions même des plus hardis anarchistes de nos jours.

Allons, détaillants, laboureurs, serfs du transport et du chantier, forçats de l'usine et de la mine; allons, éternels rameurs de cette galère où la pauvreté vous crucifie, révoltez-vous et haut le pavillon libérateur :

N'a-t-il pas droit à sa place au soleil ?
Peuple, pour tous, s'il est vrai qu'il doit luire,
Allons, debout, c'est l'heure du réveil !

Vous ne voulez plus être branchés comme les Jacques du moyen-âge, raccourcis comme les Sectionnaires de Thermidor, mitraillés comme les Communards du Père-Lachaise ?

Eh bien ! par-dessus bord les faux pilotes, pour boussole le Bonheur, et qu'au souffle de l'ouragan révolutionnaire vogue à pleines voiles l'embarcation prolétarienne vers ce port entrevu aux éclairs de la Justice sociale : la COMMUNE DE L'AVENIR !

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE SOCIALISTE INTERNATIONALE

ACHKINASI. Victimes du Czar.	3 80	LE ROY (Achille). Fusillé deux fois. »	30
ALLEMANS. Chant des Transportés. »	30	— Réformes sociales urgentes »	40
ALMANACH de l'Action sociale.	» 35	— Liberté de l'Amour (<i>illustré</i>) »	50
ARGYRIADÈS. Socialisme scientifique. »	60	— Chant des Proletaires (condamnés) »	30
AVRONSART. Organisation corporative »	15	— Revanche du Proletariat. »	40
BEHEL. La Femme de l'avenir.	5 80	— Commune de l'Avenir. »	50
BELLOT. Poètes de demain.	1 »	— Droit de jouir (<i>s. pr.</i>)..... »	60
BENOIT GOGO. Société d'exploiteurs 3 »		LOUISE MICHEL. Mémoires (2 v.)... 7 55	
BERTHEZÈNE. Les Révolutions. »	50	— L'Ere nouvelle (<i>portrait</i>). »	50
BLANCHARD. Etapes de l'avenir.	1 15	LOUIS PIERRE. La Main de Fer, drame interdit par la censure.	1 »
BLANQUI. Critique sociale (2 vol.)... 7 85		LOYER (C.-R.). Hébert et Marat (<i>préface d'Ach. Le Roy</i>)	» 20
BONTOUX. Produits du travail. »	60	L'UNION DES PEUPLES, <i>organe international</i> . Rédacteurs : Pierre Parl, A. Le Roy, Mariano, Runcau, Cazals, Emile Gosset, Marin-Dubois, Philipp, Pouillet, etc. (<i>le n°</i>)	9 05
BOULARD. Collectivisme intégral rév. »	70	— Histoire du Socialisme (5 v.)... 35 »	
BOGA. A bas l'argent!	» 20	MARIN-DUBOIS. Doris et Dora.	» 35
BORSENDORF. La Clé de la caisse. ... »	20	— Ligue des patriotes et guerre. ...	5 »
— La Libre-Pensée. »	15	MARTIN (L.). Ame du peuple (<i>s. p.</i>) ...	» 35
BROUSSE. Services publics. »	40	MEUNIER. Crime social.	» 50
BRUNEL. Chansons anarchistes. 1 20		MEUSY. Chansons illustrées.	3 50
CHATELAIN. Exilées de 1871 (<i>préface d'Ach. Le Roy</i>)	3 85	MAROUCK. Juin 1848.	2 25
CLÉMENT (J.-B.). Chansons.	2 30	—	2 »
D'AMBUR. Les Cris d'un paria. »	50	MOLLIN. Dessous du Positivisme. ...	1 20
D'AMRINGK. Noce de vieille fille (<i>s. p.</i>) »	50	MORE. Poésies révolutionnaires.	1 20
DARNAUD. La Société future (1 ^{re} éd.) »	50	PAUL ALEXIS. Le besoin d'aimer.	4 »
DELMORÈS. Historique de Mai. »	15	PEMJEAN. Plus de Frontières!	» 30
— Journée de huit heures. »	10	PHILLIP. Guerre aux pipelets!	» 30
DELON. Le Grand bazar!	» 10	PIERRE PARL. Actualités socialistes. ...	» 45
DESCAMPS. Journée de huit heures. ... »	15	— Chroniques de la Tour Eiffel. ...	» 25
DESCHAMPS. Plume révolutionnaire. »	50	— Socialisme en cour d'assises. ...	2 »
DUMAY. Un Fief capitaliste. »	40	POINSOT. Syndicats ouvriers.	» 20
ETHBER. Confession d'un confesseur (<i>préface d'Ach. Le Roy</i>)	3 50	POTTIER. Chants révolutionnaires.	» 35
— Amours d'un prof. de sémin. ... 3 50		PROTEAU. Les cent sonnets.	1 50
FALIÈS. Prise de la Bastille. »	10	RENÉ MARCIL. La Femme.	1 »
FERRY (L.). Marseillaise des ouvriers »	30	RIBAUD. Propagande socialiste.	» 20
FLAUB. Un Malfaiteur public. 1 50		RIVES. Les Iniquités sociales.	» 30
FOUBERT. Un Socialiste chez Bismarck (<i>pr. d'A. Le Roy</i>)	2 50	ROCHEFORT. La Mal'aria.	» 30
GAUTIER. Darwinisme social. 1 15		ROSSI. Une Commune socialiste.	1 20
GEGOUT et MALATO. Prison fin de s. 3 85		SAINTE-HILAIRE. Place à la Vérité. ...	1 »
GÉRAULT-RICHARD. La Bataille. »	20	SCHOLL. La Farce politique.	» 30
GÉLY. Parias parmi les parias. »	25	SOUËTRE. Marianne (<i>musique</i>)	» 30
GUESDE. Loi des salaires. »	35	SOURDILLON. Autonomie communale	» 60
GUILLEMIN. Les Petits boutiquiers. »	50	— Femme et Révolution	1 10
JULES JBANNIN. La Voix du Peuple 1 15		— Le même (<i>traduit en allemand</i>). ...	1 10
JULIO. L'Archevêque et les Dames. ... 1 15		SUTTER-LAUMANN. Un Trente-sous. ...	» 30
KARL MAX. Le Capital.	6 85	STEPNIAK. La Russie souterraine. ...	» 30
KROPOTKINE. Paroles d'un révolté. 3 85		VALLÈS. Jacques Vingtras (3 vol.)... 10 50	
LABUSQUÈRE. Paysans et révolution »	30	VAUGHAN. La Maison Cochery.	2 20
LAFARGUE. Droit à la paresse. »	40	ZÉVACO. Convulsions du Gesù (<i>s. p.</i>) »	55
LAVAL. Les Pagos de la vie (<i>s. p.</i>). 3 85			
LECLER (Adhémar). Prêtre criminel. »	40		
LÉON ROUX. Louise Michel. »	15		

Dans ces prix est compté l'affranchissement. — Envoi franco contre timbres ou mandats-poste en tous pays